

A propos de « multimédia »

(extraits d'une lettre à Jean-Luc Nancy)

Je conçois le multimédia non pas comme une discipline, mais comme un mode d'être, de penser, de voir et d'agir. C'est un geste ouvert, un champ indéterminé, une manière plurielle de voir, c'est-à-dire un mode d'approche informel fondé sur la pluralisation des sites, des perspectives, des langages et des techniques. C'est le « mouvement de penser » ou le mouvement tout court, le tracement, un trait de pinceau, le pas. Il ne connaît ni la forme ni la distinction, ni la hiérarchie, mais il a la capacité de se transformer indéfiniment et embrasse tous les champs et tous les temps simultanément. C'est pour cela que j'aime l'appeler « Open média ».

Il y a un déplacement de sens qui repose notamment sur le mouvement de la dissolution, de la distinction du sujet (le moi) et de l'objet (le monde) ou du dedans et du dehors, aux limites floues, indistinctes, voire glissantes (slippery). On peut donc difficilement envisager le couple « l'âme et le corps » ..., mais la surface de la peau, la limite extrême du moi et le monde. Il n'y a pas de sens à concevoir l'œuvre comme « l'expérience authentique du moi », elle qui ne repose sur rien d'autre que l'œuvre elle-même, sur sa capacité d'être le Rien, sur sa pure expérience, sa pure expérimentation de la chose elle-même, d'ici et maintenant. Elle est impersonnelle et contextuelle.

Donc, pas d'idée, ni d'image, ni d'homme, mais l'œuvre, issue d'une vision microscopique où tout est fragmenté, singulier et pluriel. Elle aime le paradoxe et n'a pas de règle fixe, donc tout est possible et impossible, tout à la fois, comme notre vie. De même,

la banalité, l'ordinaire de nos gestes quotidiens, aussi petits et insignifiants puissent-ils paraître, prennent sens comme « forme de vie » et participent à un « jeu de langage ».

Allant plus loin, je dirais qu'elle est là où il n'y a ni passé, ni avenir, et précisément pour cela, me semble-t-il, qu'elle est le lieu du possible par sa capacité de transformation, sa capacité de recommencer indéfiniment. Elle est un simple « lieu de passage » ou l'utopie provisoire et passagère, l'« utopie paradoxale qui émancipe tout avenir » dont parle Guy Debord.

Autrement dit, le « Commencement lui-même » ou l'inchoatif qui met en jeu, à chaque instant de son paraître, le sens du monde. C'est ce que j'appelle « temps zéro », selon l'expression de Lin-Chi, le « carrefour de confusion » de tous les temps, selon Tchouang-Tseu, la « liberté fondamentale » (yu) où il est possible de renaître à chaque instant, indéfiniment et sous toutes les formes ou non-formes imaginable.

En réalité, tout art, aussi bien les pas des animaux de Lascaux que les paysages insipides de Ni-Tchan, ne repose-t-il pas précisément sur cette instance du retrait de l'homme et de l'idée ou de l'image ? Comme vous disiez dans le vestige de l'art, que « l'art soit son propre vestige » et que « le pas rythme le visible d'invisible ».

Mais alors, quelle est la différence, s'il y en a une, entre le « pas des animaux de Lascaux » et l'œuvre multimédia, cette fois-ci, au sens étroit du terme, du multimédia comme œuvre synthétique, numérique ou virtuelle ?

3 avril 1997.